

## Conférence Compiègne

2 février 2019

### I.

À l'instant où je commence à vous parler de Jean Moulin, je parierais fort que vous avez de lui une image mentale. Une image mentale qui a de fortes chances d'être inspirée de LA photo.

Je dis LA photo avec une majuscule et vous savez de quelle photo je vous parle. Un feutre légèrement incliné, un pardessus, une écharpe. Une photo qui évoque immédiatement Jean Moulin et la Résistance et qui en est devenue l'emblème. Un logo facilement identifiable depuis une quarantaine d'années.

Pourquoi cette photo alors qu'il en existe des dizaines d'autres de Jean Moulin ? Alors que lui-même ne la trouvait pas particulièrement réussie. En en découvrant le tirage, il a commenté le travail du photographe en ces termes : « Ce n'est pas bien brillant pour un virtuose comme lui ». Une critique due à l'estime réelle qu'il porte aux talents du photographe et à ses propres critères esthétiques exigeants puisque Jean Moulin lui-même dessinait en professionnel et aurait voulu être un artiste.

Cette photographie a été prise par un de ses amis d'enfance, Marcel Bernard qui l'avait déjà souvent photographié depuis l'adolescence.

Elle a été faite à Montpellier au début de mars 1940. Avant la défaite donc. Avant l'occupation. Avant que Jean Moulin se tranche la gorge pour échapper aux violences par lesquelles des Allemands voulaient lui faire avaliser les exactions contre des civils qu'ils imputaient à des tirailleurs sénégalais. L'écharpe qu'il porte, ce n'est pas pour cacher une cicatrice, mais parce qu'il faisait froid ce jour-là, malgré le soleil.

Ce jour-là, un dimanche, est un jour banal pour Jean Moulin. Il passe un bref congé en famille à Montpellier et Marcel Bernard vient déjeuner chez sa mère. Il fait quelques photos dans l'appartement puis dans la promenade du Peyrou. Quelques photos auxquelles Jean Moulin se prête de plus ou moins bonne grâce. Ni le photographe ni le modèle ne savent qu'ils font œuvre d'histoire. Le premier le comprendra trente ans plus tard et le second ne le saura jamais.

Ce petit épisode est symptomatique de la vie. De la vie de Jean Moulin tout aussi bien. Parce que, tandis qu'il vit des jours plus souvent ordinaires qu'extraordinaires, il ne sait évidemment pas que sa vie sera pour nous le livre d'un destin.

## II.

Vous savez que Jean Moulin a été préfet. Le plus jeune sous-préfet puis le plus jeune préfet de France. En Savoie, dans le Finistère, la Somme, dans l'Aveyron, en Eure-et-Loir. Il a appartenu à des cabinets ministériels au ministère des Affaires étrangères, de l'Air et du Commerce. Avant et pendant le Front populaire.

Mais sa première vocation, ce n'est pas la préfectorale. Ce n'est même pas la politique. Comme dit la chanson, il aurait voulu être un artiste.

Dès l'enfance, sa grande passion a été le dessin. Adolescent, pendant la Première Guerre mondiale, il a publié ses premiers dessins dans des journaux nationaux.

Seulement ses parents lui ont dit : Passe ton bac d'abord parce qu'une carrière artistique, c'est aléatoire aux yeux d'un professeur d'histoire de Béziers qui pense aussi qu'un homme doit assurer son indépendance matérielle pour pouvoir défendre toujours ses opinions politiques. Et puis c'était la guerre. En attendant d'avoir 19 ans et d'être mobilisé, Jean Moulin est devenu, pour contribuer à payer ses études de droit, attaché au cabinet du préfet de l'Hérault, pistonné par son père qui était conseiller général radical-socialiste. Et finalement, il s'est pris au jeu, il a voulu réussir, il a été ambitieux.

Pour autant, il a continué à dessiner et, sous le pseudonyme de Romanin, par souci de discrétion, il s'est mis à faire du dessin de presse. Avec succès. Ses dessins humoristiques et ses caricatures paraissent dans de grands journaux comme *Ric et Rac* ou *Gringoire*. Il expose au Salon des humoristes. Il est célèbre comme dessinateur de Montparnasse et des sports d'hiver. Il loue un studio près de Montparnasse. Il court les galeries, les expositions, les cafés, dès qu'il est en congé.

Il a une ligne claire, un trait rond, un peu naïf. Il utilise beaucoup de couleurs souvent pastel. Ses dessins sont un peu misogynes, parfois xénophobes. Ce n'est pas toujours très drôle, mais ce n'est pas méchant non plus.

Et puis, au début des années 1930, Jean Moulin est muté dans le Finistère où il rencontre des artistes avec lesquels il se lie comme Max Jacob. Il apprend la gravure et il se met aux eaux-fortes. Il commence à collectionner des peintres modernes, Utrillo par exemple. Il abandonne le dessin de presse pour illustrer des poèmes tragiques et représenter des sujets graves : le chômage, la maladie, la misère. Les années folles sont finies pour Jean Moulin artiste comme pour Jean Moulin homme engagé.

Jean Moulin a été pacifiste comme presque tous les hommes de sa génération. Dorénavant, il attend la guerre qu'il sait inévitable. Il attend non pas le troisième épisode de la guerre toujours

recommencée contre l'ennemi héréditaire allemand, mais bien la guerre déclenchée par l'Allemagne nazie, un régime dictatorial, expansionniste et raciste.

### III.

Jean Moulin est un radical-socialiste, un républicain de la III<sup>e</sup> République comme on se les imagine. Il croit dans la laïcité, l'émancipation de tous, le progrès social par la réforme. Il croit dans les libertés politiques, la méritocratie. Il aime la France des droits de l'homme en plus d'aimer sa patrie. Il dit de lui-même qu'il porte un atavisme républicain par héritage familial. Il se revendique, en prenant quelques libertés avec les dates, comme l'arrière-petit-fils d'un soldat de la Révolution et le petit-fils d'un proscrit du Second Empire. Lors de la célébration du cent cinquantième de la Révolution française, à l'été 1939, il s'investit à fond dans les préparatifs d'une exposition à Chartres en dessinant lui-même l'affiche et certains panneaux. Il ne manque pas de souscrire au culte de la célébrité locale, le général Marceau. Il multiplie les discours dans lesquels il se positionne résolument sur la ligne de Clemenceau : « la Révolution est un bloc ».

C'est aussi pour ces raisons que j'aime à penser que Jean Moulin a sa place au Panthéon, en particulier à cause des panneaux et des statues qui ornent la nef (comme le monument de la Convention nationale ou le bas-relief de Valmy) ou à cause du cœur de Gambetta. Il a rejoint une République qui était la sienne, celle de son enfance et celle qu'il a aimée et servie.

En même temps qu'il prépare l'exposition de 1939 à Chartres, Jean Moulin se démène pour obtenir, quoique préfet, d'être mobilisé dès le début de la guerre qui s'annonce. Mobilisé en avril 1918, il n'est jamais monté au front et n'a jamais combattu. Il ne s'est d'ailleurs jamais revendiqué comme un ancien combattant. Il en a gardé sans doute des regrets et il ne veut pas, cette fois, que sa position d'affecté spécial le retienne loin du front alors qu'il n'a que 40 ans et n'a pas de famille à sa charge. Pour lui, La République, c'est aussi la Nation en armes qui se défend et porte ses idéaux au-delà de ses frontières. Il ne veut pas participer à ce combat seulement par amour de la patrie mais pour la défendre telle qu'elle est, par antifascisme.

Il a assisté devant la chambre des députés à l'émeute du 6 février 1934 dont on a pu penser qu'elle avait voulu abattre la République. Les affrontements, l'impuissance des hommes politiques lui ont, ce soir-là, tiré des larmes. Il en a déduit qu'il fallait être prêt à se battre pour défendre la République contre les assauts fascistes, intérieurs et extérieurs.

Chef de cabinet du ministre de l'Air lors du Front populaire, il s'est identifié à la cause des Républicains espagnols et s'est chargé de l'acheminement clandestin d'avions et de pilotes en Espagne à l'encontre de la politique officielle de non-intervention. Il y a fait ses premières armes dans l'action clandestine en constatant l'ingérence armée de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste

et l'impuissance consentie des démocraties. Il en a retenu la leçon que, dans ces situations de péril extrême, il faut s'unir et rechercher une aide extérieure, si possible désintéressée.

C'est la raison pour laquelle, de sa propre initiative et par ses propres moyens, il va tout mettre en œuvre, de la fin de 1940 à septembre 1941 pour quitter clandestinement la France et aller chercher de l'aide en Angleterre, soit auprès des alliés britanniques, soit auprès de la France libre du général de Gaulle. Sa première rencontre avec le général de Gaulle, où les deux hommes se reconnurent comme des serviteurs de l'État d'accord sur l'essentiel, décida de la suite. La confiance mutuelle ne se démentit jamais et l'adhésion de Moulin, d'abord représentant de la France libre en zone libre et finalement ministre en mission en France, lui fit signer une de ses dernières lettres au général de Gaulle par la formule : « toujours passionnément dévoué ».

#### IV.

Vous voyez où je veux en venir. La caractéristique de Jean Moulin, de 1940 à 1943, c'est d'avoir appliqué ce programme inspiré par son expérience de la guerre d'Espagne : recenser les groupements en lutte contre l'occupation allemande, leur procurer des liaisons, des moyens matériels, leur faire appliquer les consignes venant d'une autorité plus libre de ses mouvements mais garante des intérêts de la France et des libertés démocratiques, en l'occurrence la France libre du général de Gaulle. Comme l'a dit André Malraux, ce n'est pas lui qui a fait les troupes, mais c'est lui qui a fait l'armée.

Bien sûr, si je demande à brûle pourpoint à quelqu'un ce que Jean Moulin a fait dans la Résistance, on ne va probablement pas me répondre : créer le comité général des experts, le service des opérations aériennes et maritimes, le service radio ou financer les mouvements. J'ai de fortes chances de m'entendre répondre tout simplement : le CNR.

Et c'est vrai. Du moins c'est vrai pour le Conseil de la Résistance qui n'était pas encore national (l'adjectif n'est apparu qu'en 1944).

Il n'a pas eu l'idée du Conseil de la Résistance. Elle vient d'un petit réseau de renseignements socialiste de la zone Sud. Mais cette idée, il en a compris l'intérêt, la portée ; il l'a présentée, défendue, portée lors de son second voyage à Londres en février 1943 ; il l'a fait accepter, non sans grandes difficultés, par les principaux mouvements de Résistance et il l'a réalisée.

Il s'agissait de créer en France occupée un organisme représentatif de ceux qui résistaient sur le territoire national, qui soit une sorte de mini-Parlement capable d'apporter son soutien et sa légitimité au général de Gaulle, en particulier vis-à-vis des gouvernements alliés, et qui soit en même temps qu'un organe d'unification un moyen de coordination.

La mise en œuvre de ce projet a été très compliquée. D'abord parce que les résistants ne voulaient pas se voir imposer les anciens partis politiques et, dans une moindre mesure, les syndicats. Ils voulaient une France entièrement rénovée, fondée par les combattants volontaires. Ensuite parce qu'il a fallu s'entendre sur les organisations qui auraient un délégué et trouver ces délégués. Enfin parce qu'il a fallu faire cela au milieu des contraintes pratiques et des risques immenses de la clandestinité.

Jean Moulin tenait absolument à ce que le Conseil de la Résistance n'existe pas juste sur le papier. Il a voulu réunir tous ses membres de manière formelle, presque solennelle à Paris. Ce qui a été fait le 27 mai 1943. Après que la réunion a dû être reportée faute d'avoir trouvé tous les participants souhaités. En l'organisant dans un appartement du 6<sup>e</sup> arrondissement dont les vertus en termes de sécurité consistaient en un téléphone et une fenêtre de cuisine donnant sur le toit d'un appartement dans une cour. Le tout surveillé par trois garçons qui faisaient semblant de regarder les vitrines tout en ne s'éloignant pas trop de l'unique cabine téléphonique. Et tout ça pour que la BBC finisse par interdire qu'il soit fait mention de la réunion du Conseil de la Résistance sur ses antennes parce qu'on était, une fois encore, au milieu d'un bras de fer entre de Gaulle et Churchill.

Pourtant, ce jour a été un des plus gratifiants de la vie de Jean Moulin qui, pour fêter cette réussite, s'est accordé ce soir-là une visite dans une galerie d'art.

Pourtant, la création du Conseil de la Résistance est bien une date marquante de l'histoire de la France contemporaine et elle contribue bien à faire de Jean Moulin une des grandes figures de la Résistance et de notre histoire.

C'est d'ailleurs l'un des aspects qui m'a le plus frappée lorsqu'il y a presque 30 ans, j'ai commencé à travailler pour Daniel Cordier sur la biographie de Jean Moulin. Ce décalage entre la réalité du travail de Jean Moulin en 1942-43 et l'image romanesque de la Résistance. Il accomplissait jour après jour une tâche très austère, faite de réunions, de négociations, de conciliations, de rapports, de comptes-rendus. C'était une Résistance très administrative avec une gestion des conflits, une répartition des ressources, des décisions à prendre et à faire appliquer, des relations hiérarchisées, des comptes à rendre à une tutelle lointaine. Quelque chose qui s'apparente bizarrement à une vie professionnelle en entreprise. À ceci près que des télégrammes chiffrés, tronqués, retardés, perdus et rares remplacent l'avalanche des mails. À ceci près que chaque réunion s'organise avec des émissaires, des rendez-vous de repêchage, des mots abscons dans des boîtes aux lettres partagées. À ceci près que les participants ne connaissent que leurs pseudos. À ceci près que le risque est omniprésent et que chaque protagoniste peut à tout instant être arrêté ou perdre la vie.

Et c'est aussi pour cela que, même sans mitraillette Sten, sans traction avant, sans brassard FFI, Jean Moulin est l'emblème légitime, presque le symbole de la Résistance. Parce qu'il y associe, au nom de tous les siens, le sacrifice assumé et la mort.

## V.

La mort de Jean Moulin, venons-y.

Il était très prudent. Il multipliait les précautions. Il n'était jamais en retard. Il s'était doté de couvertures plausibles : galeriste à Nice, décorateur à Lyon, artiste peintre à Paris. Il s'inventait des prétextes plausibles pour être là où il était. Il ne gardait jamais aucun papier sur lui. Et pourtant en juin 1943, il se sait brûlé et il s'efforce juste de tenir encore le plus longtemps possible, le temps que Londres lui envoie enfin les adjoints qu'il demande depuis des mois.

Le premier d'entre eux, Claude Serreulles, vient d'arriver précisément ce 21 juin 1943 et Jean Moulin lui propose de l'emmener dans l'après-midi à une réunion destinée à trouver une direction intérimaire pour l'Armée secrète décapitée par l'arrestation du général Delestraint, réunion qui doit se tenir à Caluire.

Je dis Caluire, et vous vous dites : qui ? Qui a donné la réunion de Caluire ? Qui a parlé ? Qui a trahi ?

Parce que quand on parle de Jean Moulin, il y a toujours ce côté roman policier. Mais un roman policier qui tourne en rond parce qu'on n'a jamais le fin mot de l'énigme.

Quand on parle de Jean Moulin, on pense mystères. Le mystère de Caluire. Le mystère de sa mort puisqu'on ne sait effectivement ni où ni quand ni comment il est mort ni, en un sens, pourquoi.

Moi, j'ai une opinion. Je vous la donne, mais je ne prétends pas vous l'imposer. Je ne recherche rien de spectaculaire parce que je pense que tout, dans la Résistance et dans le parcours de Jean Moulin, tenait tout le temps à un fil. Je crois que René Hardy, après son arrestation presque accidentelle, a cru pouvoir reprendre la main et berner la Gestapo. Je crois qu'il a accepté en son for intérieur qu'il y ait quelques dommages collatéraux, à condition qu'ils ne frappent pas ses amis, mais plutôt des gens avec lesquels les dissensions étaient d'une violence extrême. Je ne crois pas qu'il a trahi délibérément. Je crois qu'il s'est cru plus intelligent et plus efficace qu'il ne l'était. Je crois qu'il a été aveuglé par une loyauté trop restrictive. Je crois qu'il n'a pas été lucide et qu'il a échoué. Je crois aussi que c'était un temps où il était horriblement difficile d'être lucide et de ne pas échouer.

Je vous ai donné ma version, mais je sais bien qu'il en existe beaucoup d'autres. Si je peux m'exprimer ainsi, j'ai payé pour le savoir puisque j'ai passé les dix premières années de ma vie professionnelle à éplucher encore et encore les différentes « affaires Jean Moulin » qui ne cessaient de surgir. Avait-il favorisé les communistes dans la Résistance ? Avait-il été cryptocommuniste ? Avait-il été un agent soviétique ? Un espion américain ? A-t-il trahi la Résistance ? de Gaulle ? La France ?

N'est-il pas paradoxal d'être à la fois l'objet de tant d'affaires et le symbole incontesté de la Résistance ? Voilà une question qui m'a longtemps intriguée et qui m'a fait me demander s'il était possible de pouvoir encore écrire sur Jean Moulin sans y aller de son énigme ou de ses révélations.

## VI.

Jusqu'au jour où j'ai arrêté de considérer Jean Moulin seulement comme une personne qui a ou aurait fait ceci ou cela, pour le considérer comme une figure de notre histoire, comme un héros national.

J'ai été frappé par la similitude entre sa postérité et celle de Jeanne d'Arc.

Au fil des époques et des ouvrages, on a dit de Jeanne d'Arc bien des choses différentes, contradictoires, très surprenantes. Certaines sont exactes et d'autres non, forcément. Elle appartient à la maison royale. Elle est un homme appelé Philippe. Elle n'est pas morte à Rouen. Elle n'a pas existé. Elle est une sainte. Elle est une fille à soldats. Elle est une princesse. D'ailleurs, elle n'est née ni à Domrémy, ni en 1412 et elle ne s'appelait pas Jeanne d'Arc.

Cette postérité, longue de 5 siècles, contrastée et toujours en mouvement, m'a permis de comprendre que ce qui importe, ce n'est pas tant la controverse ou les éventuelles réponses aux questions que les questions elles-mêmes. Ce sont elles qui parlent de notre époque et de notre rapport aux héros. Et c'est parce qu'ils sont des héros connus de tous que les controverses se focalisent sur eux. En histoire, le passé appartient aussi au présent.

Ainsi, au moment de la Guerre froide, les interrogations autour de Jean Moulin se focalisaient sur son rapport au communisme puis à l'Union soviétique, en particulier quand celle-ci disparaît et semble brièvement prête à ouvrir l'armoire aux secrets. Entre les deux guerres du Golfe apparaît une nouvelle variante de Moulin espion : Jean Moulin espion américain, les États-Unis étant des rivaux et des adversaires dissimulés de la France. Il y a aussi l'éventuelle homosexualité de Jean Moulin, qui est évoquée ouvertement depuis une quinzaine d'années, qui est nourrie par son mariage calamiteux et l'homosexualité de certains de ses proches. Aujourd'hui, son rapport aux femmes (sa misogynie pour appeler les choses par leur nom), aux étrangers, aux indigènes des colonies retient l'attention (à commencer par la mienne). Il suffit d'avoir vécu assez vieux pour constater que le prisme est toujours en mouvement. Donc, il est difficile de prédire quelles seront les prochaines questions à surgir à propos de Jean Moulin, mais il n'est pas du tout risqué de prédire qu'il y en aura.

## VII.

Jean Moulin est un héros français. Son nom même a de quoi enchanter Éric Zemmour puisqu'il est formé du prénom le plus français qui soit, associé à un patronyme qui est un nom commun, sympathique et familier. Comme si une correspondance existait entre la forme et ce qu'elle représente. L'ensemble est presque trop parfait pour nommer ce qu'il nomme. Si parfait qu'il contribue peut-être à la notoriété de celui qui le porte.

Jean Moulin a donné son nom à plusieurs milliers de rues et à plus d'une centaine d'établissements scolaires. A tel point qu'il figure en tête des palmarès des noms les plus attribués en France (avec de Gaulle, Pasteur, Hugo et Jaurès, ce qui ne vous étonnera pas beaucoup).

Il est un héros familier qu'en réalité nous connaissons à peine. En fait, spontanément, nous savons qu'il a été résistant, préfet, qu'il s'est suicidé, qu'il a quelque chose à voir avec le CNR, qu'il a été arrêté à Caluire. Un de mes premiers lecteurs, qui juste aime bien l'histoire, a eu une formule qui, dans son excès même, est assez parlante : avant de vous lire, j'aurais dit qu'il était né en 1940 et mort en 1943.

La vie de Jean Moulin, je l'ai dit, ne lui appartient plus. Son nom aussi est comme détaché de lui. Il est devenu le nom d'un destin.

Mourir jeune, mourir trahi, mourir torturé, mourir pour une cause juste et belle signifient plus que mourir. En mourant dans ces circonstances, Jean Moulin a fait plus que cesser de vivre. Il a perdu sa vie et elle est devenue un destin sur lequel nous nous sommes tous donnés un droit de regard.

Le paradoxe de ce destin, c'est que personne – et Jean Moulin pas plus qu'un autre – n'est né pour avoir un destin. Personne n'est né pour être un héros. Personne n'a une vie de héros du premier au dernier jour. La postérité a fait de lui quelque chose qui est très au-delà de ce que furent ses projets, ses ambitions, ses rêves et ses échecs.

Pour ma part, je suis fascinée par l'idée que tandis qu'il menait sa vie, Jean Moulin ne pouvait évidemment pas prévoir qu'elle serait ultérieurement décortiquée dans les moindres détails, parfois avec bienveillance ou même complaisance, parfois sans l'une ni l'autre. Comment quelqu'un qui n'est pas complètement mégalomane peut-il ne serait-ce qu'imaginer que son portrait par un copain d'enfance deviendra une icône, que sa sœur ou des personnes ayant travaillé avec lui deviendront ses biographes, lui consacreront des livres (en bien ou en mal). Que ses amis artistes, ses anciens collègues lanceront des souscriptions pour lui ériger des monuments à travers la France ? Que ses amis d'enfance se démèneront pour qu'il entre au Panthéon ?

Il ne pouvait pas présumer qu'il serait un jour un personnage historique et, pour tout dire, un héros. Qu'envisageait-il qu'il arriverait après sa mort ? Peut-être qu'on dirait, dans de petits cercles voués à l'extinction, qu'il avait été un bon serviteur de l'État. En fait, bien sûr, il espérait survivre à la guerre, voyager en Italie et devenir ministre des Beaux-Arts.



Il a donc vécu aussi, d'abord pour lui-même, pour ceux qu'il aimait et surtout pour ce en quoi il croyait. Dans mon livre, j'ai donc essayé d'illustrer sa vie, non pas en la racontant formellement, mais en choisissant des journées particulières de cette vie, 25 jours répartis dans la vie d'un homme.

J'aime à penser que, parmi ces journées particulières, certaines le sont bien plus pour lui que pour nous : son mariage durant lequel il fond en larmes ou le moment où, transformé en chercheur et en agent littéraire par amour pour son père, il découvre le portrait inédit de la seconde femme de Fouché.

Parfois, ces journées sont particulières à nos yeux, mais pas du tout aux siens comme le jour où est prise la fameuse photo ou celui où il est obligé de remettre un prix en espèces sonnantes et trébuchantes à un groupe d'aviateurs italiens mêlés à la Guerre d'Espagne et comprenant qui plus est un des fils de Mussolini. On se doute qu'elle est particulière pour lui dans son désir de l'oublier très vite.

Mais parfois, souvent même, la vie coïncide avec l'histoire : lorsqu'il est devant la chambre des députés au soir du 6 février 34, lorsqu'il saute en parachute au-dessus de la Provence, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier 1942, venant de Londres et porteur d'ordres de de Gaulle. L'après-midi où il réunit rue du Four, dans la salle à manger trop petite d'un ami, les 16 membres du premier Conseil de la Résistance.

Ces journées prennent place dans notre histoire nationale avec retard puisqu'elles le font après la mort de Moulin. C'est la raison pour laquelle j'ai inclus dans ces journées son entrée au Panthéon intervenue 21 ans après sa disparition.

Parce que la vie du héros se poursuit après sa mort.

Jean Moulin est honoré pour ce qu'il a fait alors qu'en réalité la plupart d'entre nous le connaissent peu et mal. Il est honoré pour ce qu'il représente, pour ceux qu'il représente, son terrible cortège de suppliciés, son peuple d'ombres, ses frères dans l'ordre de la nuit. Il incarne les résistants : volontaires, engagés, combattants, sacrifiés, torturés, morts. Il incarne la Résistance et ses valeurs, la liberté, le courage, la solidarité, le patriotisme. Il incarne finalement, malgré sa mort, la Résistance victorieuse.

## VIII.

C'est une Résistance en majesté, quoique souffrante, qui entre avec lui au Panthéon le 19 décembre 1964. Une date trouvée à la dernière heure à l'issue des commémorations du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Libération. Une date coincée entre la première loi d'amnistie de la guerre d'Algérie

et la campagne présidentielle de 1965. Une date qui, par hasard, précède d'une semaine la loi sur l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité. Une date improbable mais qui fera date.

La cérémonie de la Panthéonisation est ressuscitée et réinventée pour Jean Moulin. Après qu'on a dû surmonter une difficulté pratique qui comptait beaucoup pour le général de Gaulle : les cendres qui se trouvent dans l'urne qui lui a été attribuée par déduction au crematorium du Père-Lachaise sont-elles bien les siennes ? Mais cette réalité matérielle a-t-elle une importance là où le symbole prend toute la place ? Le tombeau du Panthéon, en tout cas, n'est pas vide. Ce n'est pas un cénotaphe.

Quittant le Père Lachaise en tout début d'après-midi le vendredi 18 décembre, le cercueil est transporté au tout récent Mémorial des martyrs de la déportation situé derrière le chevet de Notre-Dame. Il est veillé par 400 résistants.

À 21h30, il est porté hors de la crypte par 6 compagnons de la Libération par un escalier étroit et raide.

Les cloches de la cathédrale sonnent le glas. Des jets d'eau s'élèvent de la Seine. Le cortège se forme. En tête, 72 gardes républicains à cheval sabre au clair, les drapeaux portés par des anciens résistants et des anciens combattants. Les tambours marquent sourdement le rythme calqué sur l'indicatif de Radio Londres. Derrière la famille, les ministres et, mêlés aux résistants invités, les 10 lycéens lauréats du concours de la Résistance. Le tout est encadré de 500 porteurs de torches et de flambeaux. Dans la nuit noire de décembre, l'éclairage public est éteint à 300 m en amont du convoi qui remonte vers la Panthéon.

Un catafalque est dressé sur les marches du monument qui accueille le cercueil. Toute la nuit, il est veillé par des compagnons de la Libération, des médaillés de la Résistance et des déportés, petites silhouettes à côté des colonnes du péristyle et de l'immense draperie qui descend de la voûte. Semblant jaillir de la coupole, 3 puissants projecteurs de DCA tracent un pinceau tricolore vers le ciel tandis que le catafalque est intensément éclairé.

Le 19 décembre, le général de Gaulle arrive au Panthéon un peu après midi. A l'issue du discours d'André Malraux clos par *Le Chant des partisans*, un bref défilé militaire puis le cercueil est porté lentement par 6 soldats sous la coupole, au son de *La Marche funèbre* de Gossec qui accompagna le transfert des cendres de Voltaire et les obsèques de Hoche. C'est la Révolution qui est convoquée.

Le cercueil est descendu dans la crypte, déposé dans la rotonde avant de gagner le caveau n° 6 où on estime alors qu'il restera seul pour toujours. Vous savez qu'il n'en est rien aujourd'hui.

La cérémonie a duré à peine une heure. Vous avez remarqué, je pense, que je suis passée très vite sur ce qui en fut le morceau de bravoure : le discours d'André Malraux. Ce discours, je ne doute pas que vous le connaissiez, que vous l'ayez même dans l'oreille. La voix de Malraux, assez bizarre,

cette psalmodie presque criée, ces moments presque ridicules, ces écarts hors de l'hommage qui font de la politique. Et pourtant, cette émotion si forte, si prenante qu'elle reste intacte à l'audition aujourd'hui encore et persiste même à la lecture. La preuve que la meilleure façon d'accéder à l'immortalité est d'avoir le privilège d'être le sujet d'une oraison funèbre écrite par un grand écrivain. Peut-être que sans Malraux, Jean Moulin ne serait pas celui dont les cendres reposent au Panthéon et dont les Français citent le plus spontanément et le plus justement le nom.

Malraux et Moulin se sont brièvement croisés pendant la Guerre d'Espagne. Pas du tout pendant la Résistance. Mais ils reposent dorénavant dans la même crypte. Avec le chat égyptien de Malraux.

## IX.

Je vous ai proposé pendant cette heure de vous rappeler qu'avant le héros, ou à côté du héros, ou même en dehors de lui, il y a eu un homme appelé Jean Moulin qui n'a pas toujours été ce quadragénaire grave vêtu de sombre de la photo, mais le petit garçon de Béziers, le jeune dessinateur, le fonctionnaire ambitieux finalement révoqué par Vichy, le volontaire de la lutte contre l'occupant nazi, depuis sa vie semblable à celle de tout homme jusqu'à son destin, scellé par une mort sans doute consentie, sûrement entourée de mystère, et jusqu'à sa vie posthume qui lui échappe et nous appartient, à nous.

Pourtant, je ne voudrais pas vous laisser sur l'impression que le destin frappe au hasard, que l'engagement, la foi, le sacrifice sont tombés à l'improviste sur Jean Moulin et auraient pu tomber tout aussi bien sur un autre.

Comme lors de sa tentative de suicide à Chartres, en juin 1940, lorsque Jean Moulin, brutalisé pendant 12 heures, harcelé, seul, accablé par la débâcle et l'invasion, ne pouvant se retenir de penser qu'il a failli et tout ce en quoi il a toujours cru avec lui, se tranche la gorge de peur de céder à l'ennemi vainqueur, comme ce 17 juin 1940, comme à Montluc trois ans plus tard presque jour pour jour, un homme n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il agit en estimant faire ce qu'il faut faire. Il n'est jamais si libre que quand il pense ne pas avoir le choix. Alors, il choisit sa vie, sa mort et peut-être son destin.

Alors, comme Malraux l'écrivit, mais ne le dit pas devant le Panthéon, parce qu'il était incapable d'évoquer sans pleurer la disparition de son propre frère, alors la mort choisit les siens. Et l'histoire aussi, sans doute.